

## UNE EPISODE DE 1816 OU MASSACRE DANS LES BOIS.

PAR E. DUTREL.

(Suite.)

## VII.

Nous allons à présent voir de quelle manière Men-ana-wash exécuta sa promesse. Soyez attentifs, lecteurs, parce qu'ici le récit se complique. Donnez plein cours à votre émotion et ne craignez pas d'être injustement trompés au milieu de vos larmes ; les faits son parfaitement d'accord avec l'histoire.

De même que les événements mystérieux, où la nature semble emprunter au surnaturel sa puissance d'action, supposent toujours des agents invisibles ; ainsi la magie, qu'elle soit vraie ou non, doit avoir ses aides malgré qu'on ne les voit pas. Cette idée est la première présente à l'esprit. Elle explique la frayeur des gens qui disent, en voyant un phénomène dont ils ne comprennent pas la raison d'être : voilà le diable ! voilà le diable !

Eh bien ! si tel est le cas doit-on refuser à quelques hommes le droit d'exploiter cette source de bénéfices à leur profit ? de tenir les âmes ramollies dans une terreur vague par des moyens purement et entièrement physiques ?

C'est ainsi, que l'habitant de la montagne au caribou avait volé la liberté de ses voisins et les retenait captifs sous son autorité. Outre les instruments déjà mentionnés il avait encore des adeptes, des commissionnaires secrets, chargés de parcourir la contrée et de le tenir au courant des nouvelles, ou bien d'occuper quelques endroits de la montagne et de pousser des gémissements, etc.

De ces associés nous en connaissons deux : Kanecabannishcum et un certain Michel-le-borgne. (Permettez-moi d'omettre ici le nom sauvage).

Il nous faut remonter à trois mois de la date d'aujourd'hui pour assister à une querelle entre le jongleur et Kanecabannishcum.

Je fut au sujet d'une entreprise dans laquelle le bandit ne donna pas toutes les preuves de sa fidélité au service. Depuis ce moment Men-ana-wash le redoutait extrêmement et ne cherchait que l'occasion de le faire périr. Nous le disons ici : une fois engagé dans le crime il coute immensément d'en sortir. Mieux vaut effacer la première faute par une plus grande.

Conséquemment la proposition de Tiffô dont nous nous rappelons la terreur arrivait à point.

D'un autre côté Michel possédait apparemment toutes les bonnes grâces du magicien. Sa soumission, son habileté, le rendait précieux.

Le valet fidèle, à qui la nature avait donné une force athlétique, chassait pour son maître cannibale les curieux attardés sous l'ombrage de la montagne.

Et le magicien, désireux de recevoir les présents de Tiffô, en vint donc à cette conclusion logique : ruiner Kan par l'entremise de Michel. Comme on le voit, c'était arriver sûrement au but sans s'exposer soi-même.

Il alla trouver Michel, lui exposa son plan et lui assura pour prix de sa victoire la main de la jeune indienne que voulait épouser le meurtrier de Catherine. Car notre borgne, inconscient de la fausseté de son regard, avait déclaré au magicien sa prétention d'aimer cette femme.

Michel promit tout, et même, ivre d'amour (1), il jura par son œil de boire dans le crâne de son rival un océan d'eau de feu à la santé de sa fiancée.

Laissons-le prêter ses serments et transportons-nous un peu plus loin, là où les chasseurs ont habitude de se réunir pendant la saison de chasse.

## VIII.

Inutile d'en faire la description. C'est au plus fort de la forêt et dans le voisinage des lacs ou le gibier vient s'abreuver.

Nous retrouvons en ce lieu Michel et Kanecabannishcum. Ils ne se font pas les yeux doux ni ne s'envoient de gentils petits sourires ainsi que le font certaines personnes de nos amis. Leur regard annoncent une haine concentrée.

Il y avait cinq jours que le campement était établi et ni l'un ni l'autre ne s'était dit une parole.

Ils se tenaient ordinairement à chaque extrémité de la cabane, fumaient en silence leurs longs calumets de pierre.

Un bon jour, jour néfaste s'il en fut, la pluie tombait par torrents en dehors et rendait toute sortie presque impossible.

Kan et Michel occupaient leur place habituelle.

Soudain ce dernier se lève. Ses yeux lancent des flammes ; son visage est enflammé ; ses doigts crispés tiennent le manche d'une hachette. Il prononça quelques sons que la rage éteint sur ses lèvres et s'élance contre le bandit. Mais Kan, dont la prunelle ardente épiait l'ennemi, a paré le coup par un mouvement rapide, et il va frapper à son tour.

Alors, Michel jette sa hachette et saisit un long couteau dont la lame effilée brille comme un éclair. Kan aussi saisit son couteau et les deux combattants se prennent à bras-le-corps.

La lutte devient critique. Les poitrines sont haletantes ; les dents serrées. La sueur, mêlée au sang, ruisselle sur les fronts ; un bruit strident, comparable au râle de l'agonisant, s'échappe avec peine des gosiers déséchés. Les figures respirent l'anxiété et l'effroi.

Les efforts des adversaires pour se porter mutuellement le coup fatal deviennent de plus en plus nombreux ; et la crainte de se voir atteint oblige l'un ou l'autre à user de toute la puissance de ses muscles pour éviter l'acier meurtrier. On entend le bruit que font les articulations en se séparant ou en sortant de leurs cavités.

Hélas ! un cri vient d'être entendu. Kan a